

Christophe Esnault

Ville ou jouir

et autres textes navrants

louise bottu

Rater son suicide est sans doute l'un des trucs les plus foireux imaginables. J'ai honte. Ma volonté de crever s'est transformée en appel au secours pathétique. Ma colonne vertébrale n'a pas été touchée. Une jambe cassée. Quelques côtes fêlées. Le médecin qui passe me voir chaque semaine m'appelle Deleuze. À cause du saut par la fenêtre et parce que selon lui le suicide est une tentative de répondre à une question philosophique majeure.

De ma chambre, j'ai vue sur la ville. Le jour, c'est plutôt moche et gris, mais la nuit, je m'assois sur une chaise et je contemple les lumières. Ce n'est pas du grand cinéma. Plan-séquence interminable, mais néanmoins moins anxiogène que la télévision qui m'a été pro-posée et que j'ai refusée pour ne pas me sentir nauséux.

J'accueille sans colère cette vie nouvelle et la considère comme un bonus. Que vais-je faire de ce surplus d'existence accordé? La chute aurait pu s'avérer mortelle. Le neuvième étage, ça m'avait paru assez, j'avais tort. D'autres tombent d'un escabeau et se fendent le crâne. Je ne parlerai ni d'injustice ni de chance.

Ce panorama sur la ville éveille autant ses impossibilités que son potentiel fantasmatique. J'ai sous les yeux le territoire où je devrai vivoter ou jouir selon ce que seront ma détermination et ma capacité à en découdre avec la diversité des lieux, à savoir saisir les rencontres, puisque là est bien le souci : il faut souvent se tourner vers l'altérité pour se sentir être, valider son existence dans un échange précieux. Je n'accorde aucun crédit à mes projections intérieures. J'ai trop longtemps marché dans ma tête et je veux être cette ville. Quand bien même je serais un pauvre errant tout droit sorti d'une chanson de Dominique A.

L'absurdité de vivre n'est pas réellement une douleur, c'est une compagnie lancinante qui cherche une solution. La douleur physique, je l'avais déjà expérimentée avant de m'écraser sur le trottoir. La douleur surpasse en source de connaissance les ruminations suicidaires. Que cesse la vie. Que cesse la douleur. Les médecins m'ont injecté quelques produits, la douleur n'est plus présente. Ma conscience a pour habitacle une enveloppe ouatée ou coton-neuse. Je ne me suis pas défenestré, j'ai

lancé une pièce pour vivre ou ne pas vivre et je dois vivre.

L'infirmière de garde a compris que je passais la nuit à regarder les lumières de la ville. Elle ne m'a pas fait de réflexion, ne m'a pas convié à aller me coucher et tenter de gagner le sommeil. J'ai trouvé agréable qu'elle ne prononce aucun mot, qu'elle pose juste sur moi un regard bienveillant. Les mots ne servent à rien. Cette tyrannie du langage et du dire m'a toujours fatigué. Qu'est-ce qui pourrait mériter d'être raconté? Quand je veux qu'on me raconte une histoire, j'entre dans une salle de cinéma. J'ai bien lu quelques romans, quelques grands romans, mais c'est ce qui est en marge de l'histoire qui a pu me séduire. Ou un rythme, une musique. Parce que la musique est le plus grand de tous les arts. Les filles qui me plaisent sont des partitions. Leurs râles de plaisir, parfois des vocalises. Leurs mots, vulgarité.

Je n'ai aucun atout pour devenir musicien. J'ai peut-être une oreille, mais mes coordinations psychomotrices sont défailtantes. Je suis en quelque sorte handicapé pour produire deux mouvements distincts

avec mes mains ou mes doigts. Alors, je me contente d'aimer la musique, d'en écouter autant que possible et de découvrir toujours et davantage de groupes capables de restituer ma mélancolie, ma rage, mon tumulte en dedans, mon spleen ou ma joie idiote bâtie sur du rien.

La psychiatre voulait que je lui parle de mon acte et de ce qui l'avait suscité. J'ai été laconique, il n'y a besoin d'aucune raison précise pour tenter de mettre fin à ses jours. Comme j'étais silencieux, elle a curieusement abordé les raisons sociologiques dont certaines, parce qu'elles sont cumulées, construisent le terreau d'une personnalité suicidaire. Précarité ou pressions dans le domaine du travail. Troubles psychiatriques. Rupture amoureuse. Deuil. Orientation sexuelle vécue douloureusement. Consommation de drogues. Conflits et harcèlements. Problème d'argent, endettement... Elle espérait peut-être que j'acquiescerais au fur à mesure qu'elle égrenait son chapelet. Je n'ai pas joué le jeu, elle n'a pas eu le loisir de cocher quelques cases. Je n'ai pas besoin de me raconter à qui que ce soit. Le soutien, je me l'offre moi-même en regardant les lumières de cet espace où je vais bientôt me

mouvoir. Seconde naissance. Bien sûr que j'aspire au changement, mais le monde, lui, n'a pas changé. Modifier ma vision du monde est ma seule marge de manœuvre. Pas certain que ça tienne longtemps. J'en suis à d'erratiques résolutions de nouvel an. Je ne retournerai pas à mon boulot. Passerai à mon appartement juste le temps nécessaire pour bazarder à peu près tout. J'ai pas mal d'argent de côté. Mon père n'a pas survécu longtemps à l'accident de ma mère et le notaire m'a appris, peu avant mon joli saut, que la maison était déjà vendue. Bien sûr, je pourrais voyager, mais pour l'instant je n'y tiens pas. Je vais m'installer dans une chambre d'hôtel et j'ai de quoi voir venir. Penser encore avant de me lancer dans quelque chose.

Le premier truc, ça va sans doute être d'entrer dans un restaurant, parce qu'ici la bouffe est vraiment dégueu. En même temps, ça me tente moyennement parce que s'asseoir seul à une table, entouré de couples et de gens venus en famille, c'est fatalement vivre un moment de solitude et j'aimerais qu'en sortant d'ici, la première chose que je ferai ait une portée symbolique à mon goût.

La question du fric disponible n'est pas anodine. Plus besoin d'aller sucer un mec dans une pissotière pour me payer une dose d'héroïne si l'idée me revenait de me défoncer. J'ai fait ça plus d'une fois. Le truc presque amusant c'est qu'après m'avoir lâché les biffeçons, il n'était pas rare que le mec me cogne dessus, simplement pour bien affirmer son statut de mâle hétéro qui s'offre juste une petite distraction, mais qui salue son mépris à mon égard à grands coups de savate.

Ne plus avoir (pour un temps) de comptes à rendre à des esclavagistes, ni commencer la journée en appuyant sur le réveil pour aller trimmer. Je ne vais pas me plaindre, loin de là. Qu'est-ce qu'on fait de sa peau quand on n'a rien à faire? Je regarde encore la ville. C'est bien d'avoir ce recul, cette distance pour la sentir bouger, percevoir à quel point elle est étonnamment vivante. Qu'un possible doit bien pouvoir y éclore. C'est quand tout le monde est couché que l'on entretient le meilleur rapport à la nuit. On est du coup moins nombreux et l'on forme une petite confrérie où il y a aussi quelques vigiles, des réceptionnistes d'hôtel, des policiers, une faune qui boit ou cherche un endroit où l'on

peut encore danser, trouver un ou une partenaire pour une baise hygiénique...

C'est une autre infirmière qui a ouvert la porte cette nuit, moins agréable que celle d'hier. Je me suis senti un peu obligé de lui dire « S'il vous plaît, fermez votre bouche ».

Tout ce temps passé devant les lumières, parce que je préfère dormir le jour, parce que je déteste le jour avec peut-être un rituel amusant néanmoins, quand je balance le contenu de mon plateau-repas par la fenêtre et quand les chats déboulent de tous côtés. Incroyable, j'en ai vu pas moins de dix. Est-ce que d'autres résidents les nourrissent aussi ? Est-ce que demain les chats auront la dalle ?

Il y a de petites similitudes entre la chambre d'hôpital et l'univers carcéral, que je connais un peu pour avoir passé deux nuits dans une cellule de dépôt. Là-bas je n'avais pas de fenêtre, juste un lit en béton et une très fine couverture qui sentait la pisse. Et une seule envie : que la porte s'ouvre pour filer à toute blinde me faire un shoot. La tentation est grande de me tirer d'ici pour foncer tout droit vers un dealer. On dit rarement que la drogue sauve des vies, que sans elle, certains seraient

morts, alors que contre toute évidence, à défaut d'être pleinement vivants, ils peuvent encore surgir au coin d'une rue pour vous taper vingt euros en prétextant que ça fait trois nuits de suite qu'ils dorment dehors, ou une autre formule bidon de ce genre pour vous aider à vous sentir coupable d'être un petit bourgeois, *clean* et évoluant dans un environ-nement confortable. Mon imaginaire semble limité face à la question récurrente et de haute importance : quoi foutre maintenant ?

Je marche avec mes béquilles jusqu'à la salle de télévision. Il y a une adolescente qui a le nez sur son iPhone. Je le lui pique. Je fais une recherche sur le net et passe un coup de fil. La gosse cesse d'angoisser dès que je lui redonne son jouet tactile.

Le médecin m'a dit que je pourrais rentrer chez moi dans dix jours. J'espère bien pouvoir éviter de remonter dans mon appartement. Il faudra que je téléphone à mon proprio avec un mouchoir sur le combiné pour me faire passer pour mon frère, lui dire que je suis mort et qu'il peut emmener toutes mes affaires à la

déchèterie et louer l'appart à quelqu'un d'autre.

Je me dirige vers les ascenseurs. Dans le hall, je jette un œil sur les quotidiens exposés devant le kiosque à journaux. Les titres en gras m'assurent que rien de bien conséquent ne s'est produit dans ce beau pays depuis que je suis un survivant éhonté.

Le froid me saisit au moment où je passe les portes coulissantes. Je me moque un peu de mon accoutrement. Je n'ai pas de veste, juste ma carte bleue dans la poche arrière de mon jean et un tee-shirt blanc que l'on ne m'a d'ailleurs pas officiellement offert et qui appartient sans doute à la communauté hospitalière.

Le taxi m'attend. Je monte à l'arrière et je lui explique que l'on va faire une petite course à Leroy Merlin avant d'aller dans le centre-ville.

Deux heures plus tard, je suis dans la chambre d'un hôtel qui fait également bar et restaurant. J'ai annoncé que je restais un mois.

Sur le lit je dépose plusieurs sacs de fringues, paires de chaussures. J'ai tout acheté à une vitesse éclair sans passer par la cabine d'essayage. Je n'ai pas réussi à entrer dans une boutique pour acquérir un téléphone et un forfait, je pourrai toujours aller consulter Internet au Cyber café, et j'ai un joli et improbable téléphone rouge à cadran sur ma table de nuit. Quelques formalités et un peu de logistique sont nécessaires, notamment auprès de ma banque. Je veux vite me débarrasser de tout ça, ne rien remettre à plus tard. Très bientôt tout cela sera réglé et je pourrai enfin poser le pied sur un semblant de vie nouvelle. Le leurre ne m'effraye pas, on n'a jamais rien d'autre à mâcher.

De ma fenêtre, j'ai une vue imprenable sur la terrasse et sur cette rue très fréquentée du cœur de la ville.

(À suivre...)

*Les ravages d'un
désir d'absolu
sient les ombres
démentes d'une
ville
surnuméraire*

J'ai très modestement habillé la ville.

À l'hôtel, je prends une douche. Demain, je devrai aller à la laverie ou me racheter des fringues. Je veux en découdre avec cette ville, sans attendre. Urgence à vivre. Je dois trouver où se cache la faune et me confondre avec elle. Je connais certains lieux où l'on vient chercher du sexe et des substances. Que pourrais-je faire d'autre de ma nuit ?

Une boîte où le patron est une espèce de folle qui écoute Dalida en boucle. Je m'installe au comptoir. Le Ti punch que l'on me sert n'en est pas un et surtout il est imbuvable. Rhum, sirop de citron recouvert de glaçons. Une hérésie. Je refuse de boire et de payer ce truc et commande un Jack Daniel's. Une femme d'une cinquantaine d'années, détruite, qui semble draguer tout ce qui passe me fait de l'œil. Je descends à la salle de danse. C'est blindé de filles, mais je crains qu'elles ne soient toutes lesbiennes. Le DJ enchaîne des tubes des années 80 et 90. Je vais « danser » une minute pour capter quelques regards. Avec mes béquilles, je n'ai peur de rien et surtout pas du ridicule. Je remonte. M'ennuie à mourir pendant un long moment jusqu'à ce

que le lieu commence à se remplir. J'hésite à me tirer et puis je gagne le sourire d'un gamin qui doit avoir moins de vingt ans. Je le retrouve peu après dans la salle du bas, où il s'approche pour me dire que je danse bien. Je lui demande s'il peut me trouver quelques pilules pour supporter la musique, et Mathieu me présente à un de ses potes à qui j'achète une poignée de drogue de synthèse non identifiée et quelques grammes de hasch. Je redescends avec un plateau, plusieurs bouteilles de bière et une bouteille de whisky, quelques verres, je gobe les petits bonbons acidulés. Dans une salle en retrait, j'invite quelques filles. Mathieu a l'air de les connaître, ça facilite le contact qui se limite à peu. Des travelos et transsexuels se posent sur des canapés. On commence à être bien entourés. J'ai eu une période où je traînais avec les trans, j'en avais même baisé quelques-uns. J'aime bien cette communauté à la marge, toutes les codifications relationnelles y sont revisitées et ça offre quelques belles surprises. Le sexe y est une méthode de respiration détachée de toute attache avec le sacré, même s'il y a derrière tout ça des personnalités engluées dans un sentimentalisme, dans une affirmation

identitaire douloureuse. D'im-menses solitudes. Cette confrérie des corps aléatoires m'inspire davantage d'attrait que la masse normative qui, elle, me désespère. Personne ne me demande ce que je fais dans la vie. Les échanges sont des déclinaisons autour de l'alcool, de la virée précédente, d'un groupe électro avec des nanas déjantées, dont je veux me souvenir du nom pour les écouter, de la coke, de la fille intrigante derrière le vestiaire, d'un caïd surnommé Le Libanais, au visage cassé, qui vient de nous saluer, et connu des initiés pour fournir toute la ville en came. D'ailleurs ce type a vraiment une tronche, le casting parfait du mec qui a connu la tôle et l'héroïne à haute dose. Je le croise à côté des toilettes un peu plus tard, alors que les pilules commencent à monter sérieusement. Son regard plonge dans mes entrailles. Cette façon de me scruter comme s'il savait tout de moi. Et quand il prononce quelques mots, c'est pour me dire qu'il y en a des dizaines dans mon genre qui lui ont pompé la bite. Je suis défait, je ne sais pas qui de moi parle quand j'ouvre la porte des chiottes et prononce « Entre, viens, fais-toi plaisir. »

(À suivre...)

*Les gens sont
surnuméraires
en général*

Les gens

(mes œuvres complètes en quatre
lignes)

Pour mettre fin à ce cauchemar de vous
entendre
& de voir se dessiner vos systèmes de
pensée
Plus effrayants que lamentables
J'ai parfois envie de vous taper

Sur la grande poésie

La poésie souvent
Met trop de réel
Dans sa poésie
& la lire me donne
La même satisfaction
Qu'une journée pleine
D'activité salariée

Le travail salarié

Éviscérer des individus
N'était pas
Constamment
Dans mes pensées
& mes préoccupations premières
Avant que l'on m'oblige
À aller travailler

Obligations

Tu pourrais aller pêcher en Loire
Ou mettre le nez dans la chatte
Mais la société postindustrielle
Sait ce qui est bon pour toi

La chatte

Et ton nez fourré dans la chatte
Constitue une distraction
De viveur et de vivant
Un espace de radicalité
(Celui de vivre !)
À peine acceptable (À suivre...)

*Je ne vous
aime pas*

Je ne vous aime pas.

Si vous cramez dans votre voiture, je ne sourcille pas, votre mort ne m'intéresse pas davantage que votre vie.

Quand je dis « votre vie », je suis gentil avec vous car je sais bien que vous n'avez pas de vie.

Si ce sont vos enfants qui crament à l'arrière de la voiture, je m'en fous pareillement.

Je sais qu'être débarrassé d'eux (ou eux de vous !) pourrait être hyper bénéfique, mais je me soucie peu de votre mieux-être.

Je ne fais pas de l'humour, je fais preuve de lucidité.

Si tu commences à faire de l'empathie avec tout le monde, tu passes ta vie à te lamenter ou à chialer.

Il faut mettre de la distance entre toi et tes contemporains.

Ça passe par un poil de radicalité.

Ça n'en a pas l'air de prime abord, mais c'est très sain.

On te fera vite passer pour un salaud, pour le dernier des salauds, mais ce que l'on dit à ton propos ne t'intéresse pas davantage.

Donc chacun peut brûler dans sa voiture, tu ne vas pas te priver de boire ou de manger pour cela. C'est un fait divers parmi tant d'autres.

Et c'est un bon entraînement pour être indifférent aussi aux exactions de toutes sortes, et même aux génocides...

Techniquement, le diamant de ta platine vinyle est mort, ça te fait plus mal que deux cent mille morts hier sur un continent qui n'est pas le tien.

Salaud ou lucide ? *That is not the question.*

Avoir le tort de se poser certaines questions, de se regarder un peu et regarder aux alentours un peu objectivement.

Une question peut-elle être perverse ?

Est-ce qu'il faut vraiment les formuler ces questions ?

Ta biologie a-t-elle été affectée par ce grand drame ?

Tu as bien dormi après avoir lu le journal ?

La mort d'un de tes proches a-t-elle nui à ton appétit et si oui, combien de temps ?

Elle vous amuse ou elle vous crispe la question de l'empathie ?

S'il te plaît, ne touche pas mon corps avec ta souffrance.

Plus encore que considérer ta présence, ton existence, il faudrait que je t'aime par avance, c'est ça ?

N'y compte pas trop.

Aucun volume ne sera assez gros et épais pour contenir toutes les bonnes raisons que j'ai de ne pas t'aimer.

Les Mots
d'Antonin

L'image du tunnel, je la trouve navrante et parce que je suis bien trop anéantie, je n'articule aucune objection, pas même un mot. Je reste prostrée, recroquevillée sur mon siège sans même attendre un secours qui ne viendra pas. Je ne sais pas comment je déplace cette enveloppe charnelle qui a cessé d'être un corps, comment je parviens à m'arrêter à la pharmacie et à rentrer chez moi. Mon errance me porte. Je maudis cette force vitale qui n'est en rien mon alliée. Je trébuche sur le non-sens. Une énergie perce néanmoins une cloison de papier de verre invisible. Dressée sur mes petits pieds, je sens qu'un autre ennemi que moi-même distille dans mes artères un rejet assez stimulant pour immiscer dans mes os un souffle encore à peine perceptible. Dans cet effroi même, dans ce maelström, venin de mer Égée, vient sourdre l'écho d'une tumeur personnifiée par la réponse chimique et psychiatrique. Les médicaments sont des pieuvres. Chaque acte me coûte une vie.

L'accès de colère retire le sang de mes veines. Ou est-ce la chimie ? Un voile sur le

monde et une chape de plomb sur l'existence. Je suis recluse dans mon lit et n'en sors que pour aller aux toilettes. Je ne peux à peu près rien avaler. Je me force néanmoins à croquer quelques biscuits parce que les effets secondaires vrillent mon estomac. Le téléphone a sonné et je n'ai pas pu bouger. Mon sommeil est interrompu fréquemment par des cauchemars qui ressemblent à la vie elle-même.

(À suivre...)

La tombe éditoriale

Bonus tracks à l'usage des prétendants à la
publication

Le contrat était signé, je venais d'attendre deux ans et demi pour voir le texte publié au printemps, et mon éditeur a fait un AVC quand il a regardé de près les chiffres de ses ventes du semestre.

Tu comptes beaucoup pour moi, je suis très affecté par ce qui t'arrive.

Je t'aime très fort. Veux-tu bien aller mieux très vite et te mettre illico à la composition graphique de notre projet ?

Mon éditeur a pourtant l'habitude de prendre un bouillon avec un livre.

Mon éditeur a pourtant l'habitude de prendre des bouillons avec ses livres.

Mon éditeur est pourtant hyper habitué à prendre des bouillons avec ses livres.

Moins de trente ? Moins de vingt ? Moins de dix ? À partir de combien le tellement peu t'emmène à l'hôpital ?

(À suivre...)